**Sur la traduction**

Discours tenu à Veules-les-Roses, dans le cadre du café littéraire

*Caractères d’expressions*, le 01.06.2013, par Maxime Patry

Je tiens à vous parler ce soir des problèmes que posent les traductions. Mon but n’est pas de montrer comment bien traduire, ce qui serait présomptueux de ma part ; je tiens surtout à évoquer avec vous les problèmes fréquents et multiples que nous rencontrons actuellement. On peut prendre le problème sous plusieurs angles, mais c’est le point de vue du lecteur que je voudrais amener à prendre, car il est le plus commun. En tant que lecteur, nous nous questionnons parfois sur la justesse de telle ou telle traduction, et il nous est difficile, lorsque nous ne possédons pas la langue d’origine de l’œuvre, de comprendre sa qualité. Lorsque nous apprenons qu’un livre que nous avons lu a été mal traduit, nous nous sentons trompés. Mais nous ne sommes pas les seuls à être lésés par la troncation d’un texte : les auteurs voient leurs écrits déformés, dissolus dans une parole qui n’est plus la leur. Ce fut le cas de plusieurs des livres de Milan Kundera qui nous décrit d’ailleurs son expérience à ce sujet dans *L’art du roman*, dont je tiens à vous lire un extrait :

« En 1968 et 1969, *La Plaisanterie* a été traduit dans toutes les langues occidentales. (…) En France, le traducteur a récrit le roman en ornementant mon style. En Angleterre, l’éditeur à coupé tous les passages réflexifs, éliminé les chapitres musicologiques, changé l’ordre des parties, recomposé le roman. Un autre pays. Je rencontre mon traducteur ; il ne connaît pas un seul mot de tchèque. “Comment avez-vous traduit ?” Il répond : “Avec mon cœur”, (…) il avait traduit à partir du rewriting français de même que le traducteur en Argentine. (…) C’est pourquoi, il y a quelques années, je me suis décidé à mettre enfin de l’ordre dans les éditions étrangères de mes livres. Cela n’a pas été sans conflits ni sans fatigue : la lecture, le contrôle, la révision de mes romans, anciens et nouveaux, dans les trois ou quatre langues étrangères que je sais lire ont entièrement occupé toute une période de ma vie… »[[1]](#footnote-1)

Cette expérience est assez rare : très souvent, les traductions interviennent en une langue que l’auteur ne peut pas lire. Le cas de Kundera est peut-être un peu extrême, mais il pose les jalons d’une réflexion sur les défauts des traductions. Je tiens à préciser que c’est en tant que lecteur que j’ai nourri cette réflexion et non en tant que professionnel de la traduction. Je ferai notamment part des soucis que posent à mon avis certaines transpositions en français, notamment des œuvres d’Hemingway et de Fitzgerald.

Rappelons d’abord que le traducteur, loin d’adapter seulement une œuvre, est bien davantage celui qui la recompose. Il doit comprendre la volonté expressive de l’auteur à tous les niveaux ‒ autant sur le plan du fond que de la forme. En effet, au-delà de la banale compréhension du récit, il arrive que l’histoire contienne des subtilités importantes qui donnent sens au livre (ce que je montrerai tout à l’heure à propos de *Farewell to Arms* d’Hemingway). Et la difficulté du style apparaît également, dans la mesure où celui qui traduit doit saisir la phrase originale en sachant la retranscrire précisément. Certains livres réclament une attention toute particulière ‒ ainsi de *The Turn of the Screw* (en français, *Le tour d’écrou*) de Henry James, où le personnage de la gouvernante prétend apercevoir des fantômes. Dans la première traduction française de ce roman, effectuée par Le Corbeiller, on ne laisse place à aucune ambigüité : la gouvernante voit effectivement lesdits fantômes. Pourtant, si on observe de prêt le texte original, on s’aperçoit que l’auteur conserve l’ambigüité par des jeux subtils sur la langue et n’affirme pas avec certitude que le personnage aperçoit des revenants. Tout l’intérêt du livre réside sur ce jeu : le lecteur peut choisir de croire que la gouvernante voit des fantômes, ou décider qu’elle hallucine. Ajoutons qu’à l’époque où Le Corbeiller a traduit ce roman de James, on croyait encore à de tels esprits : notre traducteur a en fait restitué un point de vue commun ‒ qui était aussi le sien ‒ sur le livre.

J’aimerais également parler des problèmes que nous rencontrons avec les traductions françaises de grands auteurs américains, comme Hemingway. Son livre *Farewell to Arms* présente un certain nombre de difficultés qu’il nous faut bien comprendre si nous voulons restituer exactement le texte. Nous avons d’abord le problème du titre, qui joue sur une polysémie impossible à transcrire en français, puisque littéralement *Farewell to Arms* signifie “*L’adieu aux armes*” mais aussi “*L’adieu aux bras*”. En effet, dans le premier chapitre du roman, on a un parallèle entre les thèmes de la guerre et de l’amour (les bras du titre désignent alors ceux de l’être aimé). Le discours amoureux est décrit avec les termes de la guerre. On ne peut certes traduire le titre en français que sous l’appellation d’*Adieu aux armes*, mais il faut bien comprendre en tant que traducteur le parallèle opéré par Hemingway, pour le restituer convenablement dans le livre. En France, c’est Maurice-Edgar Coindreau qui s’est chargé de traduire cette œuvre. S’il est réputé pour ses traductions des grands romanciers américains, notamment de Faulkner et du *Bruit et la fureur*, je regrette pour ma part ce qu’il fit de *L’adieu aux armes*. D’ailleurs, il concéda lui-même qu’il n’aimait pas Hemingway : ceci peut expliquer cela. Sans doute gagnerait-on à retraduire ce livre, même si le fait que Gallimard détienne les droits exclusifs pour l’œuvre d’Hemingway entrave lourdement toute initiative d’une traduction rénovée correspondant aux multiples plans engagés par l’auteur. Signalons également la traduction du *Vieil homme et la mer*, effectuée par Jean Dutourd, qui est en grande partie erronée et est également l’unique version française disponible. Dutourd n’arrive pas à se réapproprier la phrase d’Hemingway : par exemple, Hemingway utilise très souvent la conjonction *and*, de manière répétitive, ce qui n’est pas gênant pour un lecteur anglais mais l’est pour un français. Jean Dutourd a de plus une tendance à la sur-traduction et parfois même à la réécriture ‒ je désigne par le terme *sur-traduction* le fait de faire dire au texte ce qu’il ne dit pas, notamment en l’embellissant ou en ajoutant des mots inutiles, absents de l’original. La première phrase du roman illustre bien la maladresse du traducteur : Hemingway dit “*He was an old man who fished alone in a skiff in the Gulf Stream*”, et Dutourd traduit “*Il était une fois un vieil homme, tout seul dans son bateau qui pêchait dans le Gulf Stream*.” On a du mal à comprendre pourquoi Dutourd dit “*Il était une fois*”, qui n’est pas une idée contenu dans l’original, puisque *He* renvoie au vieil homme. J’aurais souhaité vous donner une meilleure traduction de cette phrase en citant celle qu’en a faite François Bon, et qui a été interdite ‒ Gallimard étant propriétaire des droits. Je ne peux donc pas la citer ce soir.

Ne blâmons cependant pas la maison Gallimard, qui a aussi fait des efforts pour réhabiliter l’œuvre de Fitzgerald : elle a proposé dans la Bibliothèque de la Pléiade une édition des œuvres complètes entièrement constituée de traductions nouvelles. Philippe Jaworski a notamment signé la traduction de *Gatsby le magnifique*, parue depuis en folio. Cette transcription du chef-d’œuvre de Fitzgerald a ma préférence, notamment sur celle de Victor Llona (que Fitzgerald encensait mais qu’il avait lui-même financée) ou celle de Julie Wolkenstein, intitulée sobrement *Gatsby*, et qui a tendance à tordre le texte. Gardons cependant à l’esprit qu’aucune traduction n’est parfaite, car nombre de détails peuvent échapper à ceux qui les font ; je prends l’exemple d’une expression qui n’a jamais été correctement traduite à ma connaissance. Dans le chapitre IV du roman, Gatsby dit au narrateur, Nick Carraway : “*I’ll tell you god’s truth*”. Très littéralement, cela signifierait “*Je vous dirai la vérité de Dieu*”, ce qui ne veut rien dire en français. Voyons d’abord comment nos traducteurs ont rendu la phrase : chez Wolkentstein “*Je vais vous dire toute la vérité, rien que la vérité.*[[2]](#footnote-2)” (ce qui est de la sur-traduction), et chez Jaworski “*Ce que je vais vous dire est la vérité vraie.*[[3]](#footnote-3)”. Or, il faut garder ici l’idée de Dieu tout en donnant un sens au propos. Je proposerais donc “*Ce que je vais vous dire est la vérité pure* ”, car l’idée de pureté est rattachée à celle de Dieu et convient tout à fait au contexte.

Je souhaiterais enfin aborder les problèmes liés aux contraintes économiques. Il y a quelques années, j’ai pu lire l’auteur japonais Haruki Murakami ; lorsque la trilogie *1Q84* est parue dernièrement, j’ai commencé à la lire par curiosité. Il m’est apparu que la traduction était médiocre, même si je ne connais pas le japonais, parce que la version française comportait nombre de tournures incorrectes en français et des fautes d’orthographe. On peut difficilement avoir confiance dans une traduction où les règles élémentaires de notre langue ne sont pas respectées. Et on a donc du mal à croire que l’original a été restitué avec justesse et précision. Belfond a fait paraître les deux premiers volumes d’*1Q84* (d’environ 1000 pages en tout) en 2011, deux ans après leur parution au Japon. La traduction a été effectuée rapidement pour subvenir au plus vite aux besoins d’un lectorat français intéressé ‒ dans la plupart des autres pays, la traduction de ces mêmes livres s’est faite le plus souvent en 2012, c’est-à-dire un an plus tard qu’en France. Récemment encore, on a vu paraître un nouveau livre de Murakami, intitulé *Underground*. Il y a quelques semaines, je feuilletais le dernier numéro du *Magazine littéraire* ; un article était consacré à ce livre. Le *Magazine littéraire* avait commis une erreur bien compréhensible, qu’avait faite nombre d’autres médias, en indiquant : “*traduit du japonais*”. En fait, si on observe la page de titre d’*Underground*, on lit : “*traduit de l’anglais par Dominique Letellier*”. La mésentente réside sur ce fait que Murakami écrit toujours en japonais. J’ai vérifié dans un mémoire de maîtrise sur cet auteur ; la parution originale d’*Underground* était bien japonaise (même si le livre a été plus tard traduit en anglais par d’autres). On en déduit donc que Dominique Letellier a fait la traduction… d’une traduction. On serait donc dans le même cas que Kundera, que j’ai cité tout à l’heure, et qui avait observé des méfaits semblables sur *La Plaisanterie*. Il est étonnant que, dans le cas de Murakami, personne n’aie remarqué cette anomalie pourtant très visible et clairement avouée par l’éditeur. Le procédé est courant : un des best-sellers de l’édition, *L’art de la guerre* de Sun Tzu, a été d’abord traduit de l’anglais par François Wang ‒ même si la première traduction de cet ouvrage fut en français celle du père Amiot, au XVIIIe, dans l’*Art Militaire des Chinois* qui n’était pas une traduction à proprement parler mais une interprétation en français du livre de stratégie chinois. Le père Amiot précise lui-même : « (…) j’appris qu’en France on était curieux d’avoir des connaissances sur la milice chinoise. J’entrepris donc, non pas de traduire littéralement, mais de donner une idée de la manière dont les meilleurs Auteurs Chinois parlent de la guerre, d’expliquer d’après eux leurs préceptes militaires (…), sans défigurer notre Langue, et en donnant quelque jour à leurs idées (…). »[[4]](#footnote-4) L’ouvrage a depuis été traduit à partir de l’original chinois par Valérie Niquet (édition définitive en 2012).

Je vous remercie de votre attention et laisse la parole à ceux qui souhaiteraient s’exprimer sur le problème des traductions, au sujet des polémiques que je connais moins mais dont j’ai entendu parler, par exemple à propos d’*Under the Volcano* de Malcom Lowry ou de l’*Ulysse* de Joyce.

1. Milan Kundera, *L’art du roman*¸ 1986. [↑](#footnote-ref-1)
2. F. S. Fitzgerald, *Gatsby*, P.O.L., 2011. [↑](#footnote-ref-2)
3. F. S. Fitzgerald, *Gatsby le magnifique*, folio, 2012. [↑](#footnote-ref-3)
4. *Art Militaire des Chinois*, traduction père Amiot. [↑](#footnote-ref-4)